

LES IMAGES THRACES  
DE  
ZEUS KÉRAUNOS

PAR

Georges SEURE



EXTRAIT DE LA REVUE DES ETUDES GRECQUES

TOME XXVI n° 117, Avril-Juin 1913

PARIS  
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR  
28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

—  
1913

AKAΔHMIA



AOHNAN

LES IMAGES THRACES

DE ZEUS KÉRAUNOS



# LES IMAGES THRACES

DE

## ZEUS KÉRAUNOS

PAR

Georges SEURE

EXTRAIT DE LA REVUE DES ÉTUDES GRECQUES

TOME XXVI, n° 117, Avril-Juin 1913

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

1913

## LES IMAGES THRACES DE ZEUS KÉRAUNOS :

ΖΒΕΑΣΟΥΡΑΟΣ, ΓΕΒΕΑΕΙΣ, ΖΑΑΜΟΙΣ

## § 1. Monuments figurés et documents divers.

Le bas-relief de la fig. 1 est inédit (1). Il a été trouvé en Thrace, avant 1902, sans doute aux environs de Philippopoli (2). Aux dernières nouvelles (3), il serait conservé au Musée de Sofia (N° 48; provenance non indiquée dans l'Inventaire).

(1) N° 103, fig. 32, de la première série des *Documents d'archéologie thrace*, en cours de publication dans la *Rev. Arch.*, 1911-1913.

(2) Feu M. Degrand, consul de France à Philippopoli, l'a photographié parmi un lot d'autres reliefs comprenant : a) trois *ex-voto* à Héra, un *ex-voto* aux Nymphes (*Rev. Arch.*, n° 108, 110 à 112) — b) un *ex-voto* à Héra, un à Hécate, trois au Cavalier (*Ibid.*, n° 91 à 93, 106, 109). Les reliefs a) sont égarés; les reliefs b) sont entrés au Musée du Louvre (*Bull. Soc. Anth.*, 1902, p. 371, n° 12 à 16) et l'Inventaire mentionne comme lieu d'origine Philippopoli (*IMD*, n° 541 à 545).

(3) J'avais, en décembre 1912, prié M. Filov, directeur du Musée de Sofia, de rechercher si le monument ne serait pas entré dans les collections dont il a la garde; les événements balkaniques l'ont empêché de recevoir ma demande et d'y répondre avant le début de juin 1913. J'utilise dans cette note — la composition de l'article étant trop avancée pour qu'on puisse en remanier le texte —, les quelques renseignements qu'il a bien voulu m'envoyer.

Le fait capital est que le personnage apparaît à M. Filov comme *barbu*, ce qui, à en croire les documents que j'ai sous les yeux, semblerait surprenant; mais les affirmations répétées de M. Filov m'interdisent de douter. Les circonstances actuelles n'ayant pas permis qu'on pût faire et m'envoyer une nouvelle photographie du monument, je me borne à noter que, une fois le personnage reconnu comme réellement barbu, aucune des conclusions que je propose n'en serait atteinte. Il faudrait seulement supprimer certaines phrases de mon argumentation (p. 236) et modifier le développement, dès lors partiellement inutile, de la p. 241.

Je ne le connais actuellement que par la très médiocre photographie dont un dessinateur exécuté et scrupuleux (1) a tiré l'image ci-contre. On comparera à son interprétation les variantes de ma description.

A. Plaque de marbre blanc (2).

Dimensions : haut. : 0 m. 16 ; larg. : 0 m. 12 ; ép. : 0 m. 025.

Forme pyramidante, fronton courbe avec restes d'inscription ; lecture douteuse : *POMISPA* (3). Ont disparu : le coin supérieur droit, les antes latérales, la plinthe, une grande partie de l'angle inférieur gauche.



Fig. 1.

Aspect d'ensemble, proportions, modelé convenant à un très jeune homme, presque un enfant (4). Tête et tronc figurés de face ; nudité complète : la double saillie des pectoraux surmontée d'une ligne courbe indistincte (5), les plis symétriques de l'aîne nettement incisés. Visage très usé ; l'indication actuelle du nez, des yeux, de la bouche, n'est peut-être qu'une apparence

due aux éraflures de la pierre. A signaler l'épaisse chevelure ondulée comme une perruque.

Jambes arc-boutées comme pour compenser un effort : la gauche

(1) M. Paride Weber, dessinateur de la *Rev. Arch.*, auteur principal des milliers de dessins qui illustrent les *Répertoires* de M. S. Reinach. L'interprétation d'un homme qui a travaillé d'après tant de documents souvent mauvais, et à qui chaque trait peu distinct rappelle des analogies, possible assurément une incontestable valeur.

(2) Pas de renseignement spécial : les reliefs du Louvre, provenant du même lot, sont en marbre blanc grossier (marbre du Rhodope ?).

(3) M. Filov, sur l'original, ne reconnaît plus actuellement que les deux dernières lettres, qu'il lit : *IZ*.

(4) Toujours sous réserve des renseignements mentionnés à la note 3 de la page précédente.

(5) Indiquée au-dessous et en sens inverse dans la figure.

de profil, sans le pied ; la droite incomplète au-dessous du genou, dessinée de face avec un raccourci indiquant une légère flexion en avant. Bras droit en partie perdu, ainsi que la main, dans la cassure latérale ; raccourci plaçant le coude un peu en avant, avant-bras relevé verticalement. Bras gauche entier, obliquement tendu dans le champ ; la main, avec le pouce et les doigts allongés, la paume en dessous, est posée sur un pilier quadrangulaire mince et long, dont la base se perd dans une partie éraillée où elle semble s'élargir (1).

Perché sur le bras gauche du personnage, une patte sur le dos de la main, l'autre sur l'avant-bras, un aigle, reconnaissable à l'empennage évasé des pattes. L'aile gauche et la tête ont disparu, l'aile droite est indistincte (2).

Pour identifier ce relief, reportons-nous successivement à d'autres monuments thraces conservés au Musée de Sofia :

I. Deux reliefs (3) figurant, l'un Apollon (peut-être funéraire), l'autre un éphèbe (ou athlète). Analogies évidentes (attitude générale, chevelure abondante, apparence imberbe et juvénile, nudité), infirmées par des différences dans les gestes (jambes moins écartées et autrement posées, bras gauche levé ou replié) et les accessoires (arbre avec serpent, hermès schématisé, manteau déposé sur l'autel), — surtout par l'absence de l'aigle, détail essentiel.

Une indication pourtant à retenir : le pilier quadrangulaire, mince et élevé, représente ou remplace l'autel votif, souvent figuré dans le champ du relief, mais usuellement dessiné plus bas et plus trapu (4).

II. Un relief provenant comme le nôtre de Philippopoli (5) : jeune homme imberbe et nu, placé debout de face près d'un

(1) A moins que ce ne soit l'amorce du coin droit de la plinthe.

(2) Le dessinateur a pris parti pour des indications plutôt positives que visibles. Il a aussi, selon moi, figuré la main gauche trop souple et trop soulevée au-dessus du pilier, où la pyramide terminale me paraît douteuse.

(3) Kalinka, *Ant. Denkmal in Bulgarien*, 1906, n° 166 (p. 151, fig. 45 ; provenance : Marcianopolis) et 229 (p. 142, fig. 101 ; provenance : Mesembrie).

(4) Autres autels-piliers : *Izvestia Muzei*, 1907, fig. 35, 54, 140.

(5) Kalinka, *op. cit.*, p. 240, n° 297, fig. 99.



autel surmonté d'un aigle. Détails de l'attitude différents (jambes croisées, bras droit replié, tête de profil à droite), et surtout bras gauche placé, non entre l'autel et l'oiseau, mais sur le dos de l'aigle. — C'est vraisemblablement un Ganymède d'un dessin assez habituel (1).

A remarquer cependant qu'on a pu songer à l'interpréter comme un Zeus *atéphore* (2). Ceci nous conduit à examiner, pour comparaison, les monuments thraces consacrés à ce type divin.

III. Cinq reliefs, dont les trois premiers proviennent des environs de *Nicopolis ad Istrum* et appartiennent sans doute à cette ville (3). Cette fois, la somme des ressemblances l'emporte tellement sur la somme des différences que nous sommes assurés de trouver par comparaison, l'explication de notre fig. 1. Ceux sur lesquels les analogies sont les plus frappantes sont les deux suivants :

B. Plaque de marbre (4) — fig. 2.

Provenance : Paskalevets.

Dimensions : 0 m. 20 × 0 m. 15; forme pyramidale, fronton courbe; inscription sur la plinthe seule, intacte : Ζεὺς εὐχῆς (5).

Personnage présenté de face, barbu, chevelu, habillé seulement d'un manteau roulé sur la poitrine, couvrant l'épaule gauche, pendant dans le dos jusqu'au niveau des genoux. Pectoraux et plis de

(1) *Repert. Sculpt.*, I, p. 697, 698, 705; II, p. 474, 475.

(2) Cf. Dumont-Bonolle, *Inscr. et Mon. fig. de la Thrace*, p. 338, n° 50 (révision ci-après utile : *III*). — Le texte, œuvre de Dumont, dit simplement « un homme nu ». L'éditeur, rédigé par M. Bonolle, classe dubitativement le relief parmi les images de Zeus (p. 510, s. v.). — L'identité de provenance, de dimensions, de description, prouve qu'il s'agit bien du même monument que dans le recueil de Kalinka; celui-ci, par un oubli trop fréquent dans son livre, a négligé, dans le texte et dans la table de concordance, de citer son prédécesseur.

(3) Cf. mon recueil des monuments nicopolitains (*Bon. Arch.*, 1907-1908). J'ai oublié, par erreur, d'y insérer le relief B; les deux autres y figurent.

(4) *Excelsia Mouzei*, 1907, p. 170, n° 217, fig. 139. *Repert. Reliefs*, II, p. 157, n° 1, d'où est empruntée la fig. 2, ainsi que la fig. 7 ci-dessous; je prie M. Salomon Reinach d'agréer ici mes remerciements.

(5) Incalifiablement rendu par M. Parize Weber. Ici encore, il y a profit à comparer sa description et son dessin : tous deux interprètent la même photographie.

l'aigle profondément marqués comme sur la fig. 1; sexe plus ostensiblement dessiné (1).

Identité avec la fig. 1 pour la position des mains et des bras : le bras droit, mieux visible, brandit obliquement un trait pointu, court, épais (le foudre de Zeus); le bras gauche, un peu plus souple, s'étend au-dessus de l'autel-pilier (2). L'aigle (ailes pliées mais non refermées, tête à droite) est perché sur l'avant-bras.

Différences : — a) l'apparence virile et barbue; — b) sur le sol, derrière la jambe gauche du dieu, rampe un gros serpent dont la tête s'appuie sur la base élargie de l'autel.



fig. 2.

C. Plaque de marbre. — Musée de Sofia, n° 1869 (3). — Fig. 3.

Provenance : Samovoden.

Dimensions : haut. : 0 m. 205; larg. : 0 m. 125; ép. : 0 m. 025.

Inscription sur la plinthe seule, peu lisible. M. Dobrousky (4) avait lu Δ[ε]ῖ Ζεὺς εὐχῆς; j'avais corrigé (5) en Δ[ε]ῖ Ζεὺς εὐχῆς. Aujourd'hui, d'après les renseignements de M. Filov et la photographie, j'incline à lire plutôt : *WIZIAMETPAIC*. c'est-à-dire [ε]ῖ Ζεὺς εὐχῆς (6).

(1) A signaler, de chaque côté du cou, des trous (non visibles sur le dessin) destinés sans doute aux ficelles de suspension (de même sur un relief à Cybèle : *Shornik*, 1900, p. 54, n° 5).

(2) On croirait presque un trône d'arbre : c'est ainsi du reste que l'éditeur bulgare (M. Dobrousky) l'a interprété. Toutefois la nodosité marquée par le dessinateur n'est probablement qu'une cassure de l'arête; la comparaison avec les fig. 1, 3 et 4 et le rapprochement indiqué ci-dessus (p. 227, note 4) avec d'autres reliefs montrent qu'il s'agit bien d'un autel.

(3) Photographie et renseignements obligeamment communiqués par M. Filov.

(4) *Shornik*, 1900, p. 54, n° 3.

(5) *RA*, 1908, p. 54, n° 53.

(6) Je considère l'antépénultième (?) lettre *Α* comme une sorte de ligature con-



Du reste Ζαχάρτα pourrait parfaitement être une abréviation de Ζαχάρτας (1). Le point douteux est la lecture [θε]ωα; il n'y a guère de place pour les premières lettres, et le fronton est sûrement acnéigraphé (2).



Fig. 2.

L'analogie avec la fig. 2 est si grande qu'une nouvelle description est inutile. Le relief est tellement rongé par l'humidité qu'on ne saurait décider absolument si la tête du personnage est vue de face ou de profil; en tous cas, elle est barbue. Le foudre ressemble à une massue; la moulure supérieure de l'autel-pilier est indiquée; la tête énorme du serpent cache toute la partie médiane de cet autel.

Après comparaison des reliefs A, B et C, on restituera évidemment sur la fig. 1 : 1° le foudre dans la main droite levée, 2° l'aigle dans la même attitude, 3° le serpent sur le sol. L'analogie des trois autels-piliers, pareillement élargis à la base, rend cette dernière restitution tout à fait vraisemblable.

Reste à expliquer la différence capitale : l'air juvénile et l'apparence imberbe du dieu sur le relief A. Avant de justifier cette

tenant à la fois A et A. — Cf. Kalinka, *op. cit.*, p. 164, n° 182, fig. 49 : ΑΥΑΟΥ-ΤΡΑΙΣ = Αλυσούρα; (la restitution proposée : Αλυσούρα[ς]ω[ς], ne repose sur rien).

(1) Cf. Μουκίτρος, *Mucitra*, abréviation courante de Μουκίτραλις (CIL, III, 787, 2009, 2354, 8275; VI, 228, 2408, 2557, 2813; VIII, 271, 2784; CIR, 151, etc.). — Quant au nom propre Ζαχάρταλις, ce serait un nouveau composé de Τράλις (cf. Αλυσούραλις, Βελούραλις, Αλφούραλις, Γκαμπαλις, Δαλφούραλις, Διφούραλις, Δυνούραλις, Δυνενούραλις, Επταφούραλις, Ζαχαφούραλις, Κελούραλις, Αντιφούραλις, Σελούραλις, etc.) régulièrement formé. Pour la composante initiale, dont la première lettre est Z ou Σ, on peut comparer les noms de lieu Σιανναί (sic) / el Sian-naï (Kalinka, *op. cit.*, n° 174, — CIL, III, 14447).

(2) Méz, seul, sans nom ni surnom, étant rare, on pourrait aussi, si on adopte la lecture Ζαχάρτα, considérer ce nom comme une épithète locale, au datif (cf. ci-dessous, p. 249).

variante, il convient de terminer l'examen des reliefs de la même série, dans lesquels le texte de l'inscription ou l'apparition de personnages secondaires apportent un élément de complication, mais aussi une indication sur le sens vrai de l'image.

D. Plaque de marbre, acnéigraphé (1) — fig. 4.

Provenance : Biéla Tcherkva.

Dimensions : 0 m 17 × 0 m 15;

ép. : 0 m 04.

Personnage nu, barbu, de face, dans la même attitude que sur les reliefs A, B et C brandissant une poignée de fêches. Un manteau, posé par un coin sur l'épaule gauche, pend en arrière jusqu'au-dessous du genou. Un aigle, aux ailes entr'ouvertes, regardant à sa droite, est perché sur l'avant-bras gauche; la main est placée sur un autel-pilier qui se confond en partie avec l'anté droite de la plaque (2). Dans l'angle gauche, une petite figure féminine, en tunique et robe longue, est debout de face, les bras pendants.

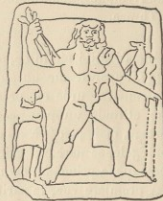


Fig. 4.

J'ai eu l'occasion d'expliquer ailleurs (3) le véritable caractère de la figure féminine qui paraît ainsi, sur les bas-reliefs thraces, en posture d'adorante. Je me borne donc à rappeler les conclusions auxquelles j'ai abouti.

Cette femme n'est jamais la donatrice de l'ex-voto. C'est une divinité secondaire, probablement assimilée aux Nymphes, dont elle porte le costume (4). Elle fait partie du cortège d'Aphrodite, du cortège d'Héra : seule ou avec des compagnes, elle

(1) Šborník, 1900, p. 51, n° 2, fig. 23. *Rev. Arch.*, 19082, p. 77, Appendice, 59.

(2) L'indication de provenance, inscrite en grosses lettres noires sur la pierre, brouille la photographie en cet endroit.

(3) *Rev. Et. Anc.*, 1912, p. 143-154.

(4) Cf. *Rev. Arch.*, n° 103, fig. 36, de la série en cours de publication.

apparaît au second plan, dans un angle du relief, le plus souvent en face du Héros Cavalier, quelquefois en face de Zeus et d'Héra (1). Sa présence n'apporte à la scène principale qu'une de ces complications chères aux artisans locaux (2); elle n'en modifie pas, elle n'en altère pas la signification essentielle. Elle indique seulement, sans doute, que le sanctuaire d'où provient l'ex-voto était commun à la divinité figurée au premier plan et aux Nymphes, généralement adorées dans tous les temples de la Thrace.

Une divinité féminine, analogue à la précédente, sinon identique, apparaît sur un autre relief. Elle s'y trouve, non plus seulement figurée en présence du dieu porte-foudre et dans une attitude un peu secondaire, comme appartenant à son cortège, mais placée à ses côtés et, semble-t-il, honorée comme son égale, sa parèdre. Elle est, en effet, de même taille que le personnage principal, et montée sur le même char que lui.

A première vue, la parité de taille et l'équivalence probable des honneurs rendus font songer à Héra elle-même. La déesse semble s'appuyer sur le sceptre, son attribut ordinaire. Mais, en y regardant de plus près, on se prend à douter que l'objet représenté soit bien un sceptre : caché en partie par le bras du dieu voisin, il est plus court peut-être, plus épais assurément qu'un sceptre ordinaire; la main qui le tient ne se pose pas, comme à l'habitude, vers la partie supérieure (3), elle est placée assez bas et le serre, comme parfois Artémis sa torche renversée (4). D'autre part, l'objet maintenu contre l'autre avant-bras convient assez mal à Héra. Ce pourrait être soit la gerbe d'épis de Déméter, soit la branche feuillue de Silvestris (5),

(1) *Rev. Et. anc.*, 1912, p. 146 et note 4.

(2) *Ibid.*, notamment p. 165-166.

(3) Le bras du dieu gênait le sculpteur pour cette indication normale.

(4) Cf. *Izvestia Musei*, fig. 35 (Diane).

(5) Tonne ordinairement verticale : *Shornik*, 1900, fig. 31; *Izvestia Soc. arch.*, 1912, fig. 44.

soit la règle de Némésis (1), soit plutôt, malgré sa rigidité, une corne d'abondance (2).

Conclusion : il est plus sage de ne point chercher le nom de cette divinité. Elle fait songer à plusieurs déesses du panthéon gréco-romain; mais elle ne représente peut-être, en réalité, aucune d'elles. Elle n'est sans doute, elle aussi, que l'une des nombreuses déesses indigènes, invoquées comme secourables et bienfaisantes, et figurées sur les ex-voto thraces aux côtés d'un dieu principal. Appelons-la Nympe, Bacchante, *hera*, *matrona* (3), etc., peu importe ici. Sa personnalité indistincte disparaît pour nous derrière celle, plus nette, du dieu au cortège de qui elle appartient. C'est en identifiant ce dieu qu'on arrivera peut-être par voie de conséquence à identifier la déesse; mais le raisonnement inverse serait inopérant.

Sur les reliefs de la série qui nous occupe, la figure féminine, quelque rang ou quelque rôle qui lui soit donné, ne peut être un argument certain pour fixer le caractère du dieu, elle n'a qu'une place secondaire et subordonnée; elle n'est point pour lui une parèdre, mais tout au plus une co-partageante d'un sanctuaire local. Au point de vue de l'explication finale, sa présence ou son absence sont toujours négligeables.

E. Plaque de marbre, anépigraphé (4). — Musée de Sofia, n° 3933. — Fig. 5.

Provenance : Soukhatché, district de Biéla Slatina.

Dimensions : h. : 0<sup>m</sup>19, larg. : 0<sup>m</sup>195; ép. : 0<sup>m</sup>03.

Sculpture particulièrement grossière. Sur un bige à quatre roues,

(1) Ordinairement plus mince et tenue sur l'avant-bras gauche : *Shornik*, 1900, fig. 49; *Izvestia Soc. arch.*, 1912, fig. 40.

(2) L'objet est ici très indistinct. Je ne vois aucun exemple exactement comparable.

(3) Cf. mes remarques à ce sujet, *Rev. Et. anc.*, 1912, p. 147. On comparera, *ibid.*, les femmes voûtées de la fig. 2 et la liste des reliefs où elles paraissent (p. 144, note 1. A cette liste, ajouter : Type A : *dd* *Izvestia Soc. arch.*, 1912, p. 37, n° 33, fig. 32 (Giava Panéga), fragment anépigraphé. — Type B : *o* *Ibid.*, 1911, p. 284, fig. 20 (Radoshavovo), inscription : *Πῑτῑ ῥῥῥῥῥ*.

(4) *Izvestia Soc. arch.*, 1912, p. 42, n° 35.



dont la caisse, très basse et en forme de nacelle, est tirée par deux chevaux galopant vers la droite (1), on distingue, placés debout et vus de face :

a) Un dieu barbu, nu, le manteau rejeté en arrière et couvrant l'épaule gauche. Les plis de l'aine sont nettement incisés, les jambes écartées en une attitude d'effort comme sur les reliefs précédents. Le bras droit, levé verticalement à partir du coude, brandit le foudre, figuré par une masse tortueuse. Le bras gauche est étendu



Fig. 5.

horizontalement; la main semble vide; en tout cas l'angle n'est pas représenté, car le champ aux environs est nettement lisse.

b) A côté du dieu, sur la partie postérieure du char, une figure féminine avec voile, manteau et robe longue. Les attributs tenus par les deux mains ont déjà été décrits.

Sur le sol, à l'angle inférieur droit, on voit la partie caudale d'un gros serpent, dont l'avant-train paraît engagé dans l'ante droite du relief.

(1) A noter, comme fournissant des renseignements annexes aux études que j'ai faites ailleurs sur les chars thraces (BCH, 1901, p. 181; 1904, p. 210 suiv.) : le peu de hauteur de l'anté, la forme allongée de la caisse, le collier-joug très net, les roues pleines avec moyeux sans doute ornés, et ce détail singulier que les plus grandes roues sont les deux premières.

L'artisan inexpérimenté s'est fort mal tiré des difficultés que présentait la sculpture. L'espèce de barre qu'on aperçoit, parallèle à la croupe du cheval d'arrière-plan, est le timon du char, figuré beaucoup trop oblique par manque de place. Il s'assemble, à angle droit, avec le collier épais et très net qui entoure le cou des chevaux. La main gauche du dieu, voisine de ce point de raccordement, formait une troisième épaisseur, et l'ouvrier a été gêné pour figurer correctement ces trois objets, presque superposés. De là une gaucherie particulière dans le rendu, mais il est évident que le dieu n'a pas la main posée sur le collier et ne tient pas les rênes, du reste non dessinées : la main paraît vide, avec le pouce en avant des autres doigts.

Zeus est rarement figuré sur un char, et l'on n'en connaît pas d'exemple en Thrace (1). Le char, avec des personnages semblablement présentés, est un attribut dionysiaque (2) : la remarque doit être faite ici, car elle pourra servir aux conclusions auxquelles nous aboutirons par la suite.

F. Plaque de marbre (3) — fig. 6.

Provenance : Bouzadjilar, district de Sliven (4).

Dimensions : 0 m. 35 × 0 m. 24 ; ép. : 0 m. 045. — Inscription sur le fronton : Δι Ζεύς Κεραυνός | Μοκέρως Ζεύς.

Zeus debout, de face, barbu, cheveau (tête de profil à droite) : l'attitude n'indique pas l'effort (poids du corps sur la jambe gauche, la droite légèrement soulevée). Le dieu porte un long manteau découvrant l'épaule droite. Le bras droit, d'un geste voisin de celui indiqué sur les précédents reliefs, brandit horizontalement un foudre

(1) A Rome, Jupiter sur quadriga : cf. Babelon, *Monn. republ. rom.*

(2) Dionysos avec Satyre ou Héraclès, traîné par des panthères : *Shornik*, 1900, p. 92, fig. 47; *Invidia Soc. arch.*, 1912, p. 32, fig. 38.

(3) Kanitz, *Dionysosreliefs*, II, p. 217, *Rev. Arch.*, 1878, p. 301. *Arch. Epigr. Mitth.*, 1891, p. 144, n° 4. *DH*, à propos du n° 72 a, p. 381. *Bull. Com. fr. hist.*, 1894, p. 426 et pl. 20. *Rev. Et. Anc.*, 1899, p. 23, n° 2. *Shornik*, 1900, p. 49, n° 1, fig. 23.

(4) Et non Berkovitz, erreur de Kanitz corrigée dans la légende qui accompagne la fig. dans l'édition française de 1882 (p. 332). M. Dobrousky a rétabli la vérité dans le *Shornik* (note 2 de la p. 49).

fuselé; le bras gauche est complètement étendu, la main, peu visible (la paume de face, avec tous les doigts horizontaux? l'aigle tenu à la poignée?) porte l'aigle (ailes pendantes, mais entr'ouvertes; tête à droite) au-dessus d'un autel rectangulaire de forme normale. Il en résulte, dans le champ, un grand espace vide entre la main du dieu et l'autel.



Fig. 6.

Le surnom donné à Zeus sur le précédent relief oblige à incorporer dans la série un monum. qui, malgré des différences importantes — suppression de l'aigle, apparition d'une autre

divinité — doit évidemment y être classé. C'est un *ex-voto* conservé au Musée Capitolin à Rome. Trouvé jadis sur l'Esquilin, il provient des ruines d'une caserne où des soldats étrangers, parmi lesquels beaucoup de Thraces, possédaient une chapelle consacrée à leurs dieux nationaux.

G. Plaque rectangulaire en marbre (1) — fig. 7.

Dimensions : 0 m. 30 × 0 m. 35. — Inscription sur la plaque :  
 θεῶν Ζησφόρου καὶ Ἰαμβόλου ἐπιγραφὴ κατὰ τοὺς Διοφάνου καὶ Πτολεμαίου  
 τ(ύτου) γ(ένος) καὶ τοῦ πατρ(ωριανοῦ) ἱεροπονητῆ(ος) Φλωρεντίας θ(εοῦ) |  
 ἀνέθετα.

Sur un fond vide et nu de tous accessoires sont représentés :

A gauche, Zeus, barbu et chevelu, nu, debout de face, immobile. Le bras droit s'appuie sur un long sceptre (pose ordinaire) ; le bras

(1) *Bull. dell' Instituto*, 1880, p. 65. *Bull. com. di Roma*, 1880, p. 12 et pl. 1. *Malte-Duhn, Ant. Bildw. in Rom*, III, n° 3771. *Rev. Et. Anc.*, 1899, p. 24, n° 4. *Shornik*, 1900, p. 144-145. *Inventaire Mourez*, 1907, p. 155, fig. 124. *Repert. Reliefs*, II, p. 203, 3. *IGS*, 981. *JGR*, 38.

gauche est serré contre le corps jusqu'au coude, puis étendu latéralement, et la main tient à poignée le double foudre triangulaire et strié.

A droite, sur un cheval au pas vers la gauche et levant le pied droit, personnage nu, tout entier de profil. Visage rond, jeune, imberbe, encadré d'une chevelure abondante, avec boucles sur



Fig. 7.

l'épaule et chignon. Les deux mains sont posées sur la bride du cheval. Les formes sont assez grasses, un peu molles; la taille médiocre.

Le sexe de ce cavalier est problématique. Le relief sculptural ne fournit pas la seule indication qui serait péremptoire : des seins nettement dessinés. Sauf Duhn, qui décrit « un jeune homme nu, à cheval », tous les archéologues se sont décidés pour une femme. Les motifs qui les ont inclinés ne peuvent guère être que les suivants : a) formes rondes, molles, peu musclées du personnage ; b) luxuriance de la chevelure, formant perruque et chignon ; c) aspect féminin du nom écrit, au datif : Ἰαμβόλου.



Or ces motifs sont contestables. En effet :

a) L'ensemble du dessin n'exclut pas l'hypothèse d'une figure mâle : il suffit de songer à un très jeune éphèbe. L'illustration même du présent article nous fournit une preuve inattendue. Le personnage, assurément masculin, de la fig. 1, s'il était vu de profil et placé sur un cheval, ne ressemblerait-il pas de tous points au cavalier de la fig. 7? Même air d'extrême jeunesse, même corps aux lignes enfantines, molles, à peine formées, un peu bouffies; même chevelure abondante et bouclée, même médiocrité de taille (1).

b) Les cheveux formant perruque et chignon sont, en Thrace, l'une des caractéristiques d'une divinité mâle : le dieu Cavalier (2).

c) Le datif de l'inscription peut correspondre tout aussi bien à un nominatif masculin :  $\text{ἱερὸν ἀνδρός}$ . Cette forme, admise par Duhamel, s'autorise, comme nous le verrons plus loin, d'un rapprochement onomastique qui lui donne pleine valeur. Rien n'est, dans l'ensemble, aussi voisin du cavalier de la plaque dédiée  $\Theta\epsilon\omega\ \text{ἱερὸν ἀνδρός}$  que le relief de Melnik (3) figurant un cavalier et consacré  $\Theta\epsilon\omega\ \text{Ἀνδρός}$ .

Cet ensemble de raisons incline l'esprit à songer à quelque variante du Héros Cavalier. Divers arguments supplémentaires corroborent cette opinion :

1° Nous ne connaissons pas de déesse cavalière thrace qui soit figurée à califourchon sur sa monture : Artémis-Bendis (4), Ipta (5), sont assises.

2° Bien que le type le plus répandu du Héros Cavalier ne corresponde pas à la fig. 7, on peut, dans les 600 reliefs qui représentent ce dieu, citer pour chaque détail des analogies ;

(1) Toujours sous les réserves expressément formulées p. 225, n. 3.  
(2) *Rev. Ét. anc.*, 1912, p. 245, note 4; p. 383, note 1. *BCH*, 1912, p. 587, n° 41, fig. 27; p. 392, n° 48, fig. 30. *Izestia Mouzel*, 1907, p. 67, n° 49, fig. 38.  
(3) *Rev. Arch.*, 1914, pl. 1. — Cf. ci-dessous, p. 235, note 3.  
(4) Liste des monuments : *Rev. Ét. anc.*, 1912, p. 40, note 1.  
(5) Statuette de Kalongorovo : *Rev. Ét. anc.*, 1912, p. 147, note 3.

plus encore, des identités : attitude (1) et position (2) du cheval, nudité absolue du Cavalier (3), rendu de la chevelure (4), mains tenant la bride du cheval (5), jambes pendantes (6), tête de profil (7), absence de tout accessoire caractéristique (8).

3° Le Héros Cavalier est déjà rapproché de Zeus sur un autre monument (9) : on connaît même deux dédicaces sur lesquelles il lui est identifié (10).

4° Le culte du Cavalier thrace paraît avoir été le plus florissant de tous ceux que réunissait la chapelle de l'Esquelin. Aucune des autres divinités qui y sont honorées n'a fourni un aussi grand nombre d'ex-voto : huit, sans compter notre relief. La majorité des fragments retrouvés le figure sous les traits du Chasseur poursuivant le sanglier (11); deux toutefois font exception, et par les analogies qu'ils fournissent sont pour nous capitaux : le premier représente le dieu nu, sans accessoires (12); le second l'associe à une divinité porte-sceptre qui pourrait bien être Zeus (13).

(1) Au pas, un pied levé : *Izestia Mouzel*, 1907, fig. 40, 47, 55, 63, 84, etc. (je ne cite que les cas où le Cavalier est, comme ici, en face d'une autre divinité).  
(2) Tourné vers la gauche : *Sbornik*, 1900, p. 4, fig. 1. Autre exemple, mais au galop : Kalinka, *op. cit.*, fig. 89 (cf. *Répert. Reliefs*, III, p. 275, 7; p. 506, 5).  
(3) *DH*, 57<sup>a</sup>, p. 343; Kalinka, *op. cit.*, fig. 90; *Sbornik*, 1894, pl. IV, fig. 1 et 2; *Rev. Ét. anc.*, 1912, p. 230, fig. 10; *Rev. Arch.*, 1913, p. 73, n° 97, fig. 31.  
(4) *Izestia Mouzel*, 1907, fig. 41, 69, 84. — Cf. ci-dessus, p. 238, note 2.  
(5) *Izestia Mouzel*, 1907, fig. 39, 40, 47, 63, 81, 85, etc.  
(6) Au lieu d'être tendues en avant ou retirées en arrière sous le ventre du cheval, ce qui est la figuration usuelle, *Sbornik*, 1894, pl. 3, n° 3; pl. 8, n° 2.  
(7) *Ibid.*, pl. 15, n° 2. *Izestia Mouzel*, 1907, fig. 30, 31, 69, 84.  
(8) Kalinka, *op. cit.*, n° 90. *Sbornik*, 1894, pl. 3, n° 1; pl. 5, n° 3 et 4; pl. 6, n° 1-3; pl. 8, n° 3 et 4; pl. 12, n° 3; pl. 13, n° 1. — Ajouter la plupart des Cavaliers de la *Collection Siamensis* (*BCH*, 1912, p. 585 suiv., spécialement fig. 27, 30, 31).  
(9) Plaque à 2 faces de Novo-Selo près Silven : a) Cavalier vers la gauche. — b) Zeus et 3 Nymphees : *Sbornik*, 1892, p. 73, n° 55; 1896, p. 401, n° 5 corrigeant *DH*, 423<sup>a</sup>, p. 364; 1900, p. 4 et fig. 1 reproduisant la face a).  
(10) *CIL*, III, 7334 (Tomis) : f. O. M. Heroi. — *Arch. Eritasib*, 1906, p. 241 (Pannonie) : f. O. M. Heroi.  
(11) *Bull. com. di Roma*, 1876, pl. VI, n° 4, 5; pl. VII, n° 4, 6, 7; 1893, pl. 10.  
(12) Il n'en existe pas d'image; le *CIL*, VI, 30912 = 3691 le décrit : *vir nudus equo sedens capite caeso*.  
(13) *Bull. com. di Roma*, 1876, pl. VI, n° 3. — L'image montre qu'il ne reste de la seconde divinité que le bras nu tenant le sceptre, une épaule drapée et quelques cheveux. Je ne sais pourquoi *CIL*, VI, 32566, songe à Junon.

De ce faisceau de vraiesemblances et de ressemblances, on est en droit de conclure que le personnage à cheval qui nous occupe est, très probablement, l'une des hypostases du dieu Cavalier. Nous verrons ailleurs que c'est même sans doute Dionysos (1).

..

La série de sept monuments que nous venons de constituer sous les lettres A à G doit être complétée par deux monnaies thraces :

H. Serdica (type de Caracalla). — Description de M. Dobrinsky (2) : « Jupiter barbu, nu, marchant rapidement à droite, lançant la foudre de la main droite et tenant sur la gauche un aigle aux ailes déployées ».

I. Pautalia (même type). — Description de Mionnet (3) : « Jupiter nu, marchant très rapidement, ayant un aigle sur la main droite et lançant la foudre de la gauche ».

De cet ensemble il résulte que, pour figurer celui de leurs dieux qu'ils appellent *Zheloudos*, les Thraces paraissent avoir choisi de préférence un type sculptural de création hellénique, celui de *Zeus Keraunos aëtophore* (4).

L'inventeur — ou tout au moins le propagateur (5) — de ce type a été l'argien Agelaidas, qui en avait exécuté deux variantes (6) : l'une pour les Messéniens de Naupacte, où Zeus était figuré barbu (7); l'autre, pour leurs voisins les habitants

(1) Signalons dès à présent le nom thophrone du dédicant, *Διονύσιος*.

(2) *Revue Numismatique*, 1907, p. 123, fig. 123, n° 1 (médaillon de Sofia).

(3) *Suppl.*, II, n° 1133.

(4) Cf. Usener, *Zeus Keraunos*, dans *Rhein. Mus.*, 1905, p. 1-20.

(5) Hybris est le connoisseur déjà, au VI<sup>e</sup> siècle (*Dict. des Antiq.*, s. v. *Jupiter*, p. 702).

(6) Cf. Overbeck, *Die zwei Zeusbilder des Agelaidas*, dans *Rhein. Mus.*, 1867, p. 122-127.

(7) Monnaies de Messène : Frazer, *Pausanias*, III, fig. à la p. 440; Blumer et Gardner, *Numism. Comment. on Pausanias*, pl. 66, n° 4 et 5; Collignon, *Sculpt. gr.*, I, fig. 158-159. — Texte dans Paus., IV, 23, 3; cf. V, 22, 4, œuvre d'Aristonoe à Olympie : *Zeús, áρην έργον τόν άρηνά και τί τέλει τών γυρίων έκείνων*.

d'Égion, où le dieu avait les apparences d'un enfant. A ce dernier, les monnaies (1) et Pausanias (2) s'accordent pour donner l'épithète de *παῖς*. — La fortune de ces deux variantes a été très inégale dans le monde gréco-romain : le Zeus barbu a été reproduit à l'infini (3), le Zeus imberbe seulement sur quelques rares bronzes (4) et — peut-être (5) — sur notre relief A, ce qui donnerait à ce dernier une valeur particulière, malgré sa rudesse barbare et sa mauvaise conservation.

La préférence accordée à cette variante rare, serait, en tout cas, une simple fantaisie de l'auteur du relief A. Imberbe ou barbu, le type du Zeus créé par Agelaidas en conformité avec la tradition poétique grecque (6) n'a été adopté par les artisans thraces que parce que les attributs figurés sur cette image étrangère leur paraissaient convenir assez exactement à leur dieu indigène. — Encore est-ce le foudre, plutôt que l'aigle, qui est pour eux l'attribut indispensable du dieu. Représenté sur tous les monuments (A à I) de la série, le foudre paraît seul sur le relief G : c'est donc que le dédicant, commandant au sculpteur romain de représenter des divinités de son pays, *Zheloudos* et le Cavalier, a cru pouvoir accepter, comme figurant le premier avec assez de précision à son gré, l'image préférée des Romains (7), sur laquelle on voit le foudre sans l'aigle (8).

(1) Monnaies avec *ΑΓΙΩΝ ΗΑΙΕ* (Otto Jahn, *Griech. Polier in Athen*, pl. 1, 3, dans *Nuove Memorie dell' Instituto*, 1865).

(2) VII, 24, 2 : *εἰς δὲ καὶ ἑξ ἄλλων ἑτάδων γὰρ καὶ παλαιῶν, καὶ τὴν ἑλάνην καὶ τὴν ἑλάνην, καὶ τὴν ἑλάνην καὶ τὴν ἑλάνην, καὶ τὴν ἑλάνην καὶ τὴν ἑλάνην*.

(3) Pour les bronzes, cf. Collignon, *loc. cit.*, à propos de la fig. 160 ; *Reperi. Statues*, II, p. 4, n° 3, 5 ; III, p. 1 en entier (n° 1, bronze thrace de Samokov) ; IV, p. 1, n° 1, 3 ; p. 6, n° 3. — Pour les monnaies, cf. O. Jahn, *loc. cit.* (Athènes, Mégare, Patras, Mantinée, Thouria, Kition, Attada, etc.).

(4) *Reperi.*, III, p. 1, n° 4, 5 ; IV, p. 6, n° 1 et 2. — Cf. à Égion, une statue archaïque de Zeus imberbe (Paus., VII, 23, 9).

(5) Ce développement et les considérations sur lesquelles il s'appuie seraient annulés par l'affirmation de M. Filor citée p. 225, note 3.

(6) Paus., V, 22, 7, décrit ainsi une statue du type barbu : *ἐν δὲ καὶ γυρίων ἑκείνῃ*.

(7) Les Romains semblent avoir eu une prédilection pour le type de Zeus avec foudre et sceptre, provenant sans doute d'un original de Myron transporté à Rome (*Dict. des Antiq.*, *ibid.*, p. 703).

(8) Usener (*op. cit.*, p. 24) montre que l'aigle est une image gréco-romaine du





tenir à la correction de Turribè (1). Selon moi : 1° il faut assurément abandonner la lecture *Seelsuri*; 2° la lecture *Urii* est plus acceptable, mais douteuse; 3° le texte véritable portait probablement un autre mot.

Examinons successivement ces trois points :

1° a. Paléographiquement, la conjecture *Joris* [S] *seelsuri* est inattaquable, la chute d'un des deux s consécutifs est un phénomène normal. — b. Épigraphiquement, *Seelsuri* pour *Zbel-surdi* est inacceptable, car les initiales *Zb* et le *d* de la syllabe finale font partie intégrante du mot, même dans la transcription latine (cf. texte L; l'argument qu'on pouvait tirer du texte M mal lu est désormais inopérant). — c. Littérairement, il n'entre pas dans les habitudes de Cicéron de citer un nom divin de forme grecque, barbare, ou même seulement rare, sans y ajouter un commentaire explicatif. Ce commentaire existe toujours (2), même à propos d'un dieu comme *Zeus Ourios* (3), qui pourtant avait des motifs d'être connu à Rome (4); il n'est supprimé que dans les cas où il s'agit d'une divinité d'un renom vraiment universel (5). La raison du commentaire tient aux nécessités mêmes du métier d'avocat : le sacrilège ne frappe vraiment l'esprit des juges que si le dieu n'est pas ignoré d'eux, ou si, quand ils l'ignorent, on prend soin de les renseigner sur la dévotion dont il est l'objet de la part de ses sectateurs.

Pour ces motifs, le nom supposé *Seelsurus*, mal orthographié, non appuyé d'exemples, non expliqué, est à rejeter.

(1) Ainsi Clark dans l'édition d'Oxford (1909).

(2) Exemples tirés des *Verrines* : *Libera, quam eandem Proserpina (Graeci vocant de Signis, 83)*. — *Tyche* traduit par *Fortuna* (*ibid.*, 58).

(3) *Ibid.*, 57 : *simulacrum Iovis Imperatoris, quem Graeci Urion nominant*. — La traduction fautive proposée par Cicéron s'explique par les faits résumés dans la note suivante.

(4) La statue de *Jupiter Imperator*, au Capitole, était une statue de *Zeus Ourios* enlevée par Flamininus dans un temple macédonien de dieu. Ayant, avant la bataille, voué ses légions à *Zeus Ourios*, après la victoire il récompensa le dieu de sa protection en lui décernant le titre d'empereur.

(5) *Ibid.*, 18 : *Apollinis Delii religiosissimum fanum*. — 19 : *antiquissimum et religiosissimum Junonis Sarniae fanum*. — Cf. de Harpoc., 15, à propos de Pison lui-même : *L. Pisonem quis necit his temporibus ipso maximum et sanctissimum Dianae sacellum in Caecilio assulense?*

2° a. Paléographiquement, la correction *Joris* < *celi* > *Urii* est acceptable, mais ne vaut pas la précédente. — b. Littérairement, elle est douteuse pour les raisons déjà développées : elle manque d'un commentaire, bien qu'on puisse apercevoir les motifs pour lequel ce commentaire aurait été jugé inutile (1). — c. Historiquement, elle est fautive, mais pas pour les raisons qu'on a données. Nous connaissons deux temples de *Zeus Ourios*, l'un quelque part en Macédoine (2), l'autre sur la rive asiatique du Bosphore (3). On s'est attaché à prouver qu'il ne saurait s'agir de ce dernier, situé en Bithynie, hors de la province de Pison; l'argument du reste peu probant, car Cicéron, au chapitre suivant, mentionne une expédition de Pison dans le Pont (4) : or le Bosphore n'est-il pas sur la route terrestre de la Macédoine au Pont? Pourquoi n'a-t-on pas songé à l'autre temple, placé justement dans sa province?

La vérité est qu'il ne s'agit ni de l'un ni de l'autre : Cicéron lui-même nous en fournit les preuves. Pour le sanctuaire du Bosphore, Cicéron en 684 affirme que « jusqu'à ce jour on l'a laissé intact et inviolé (5) ». Si, quinze ans plus tard, Pison avait osé le pillage devant lequel ses prédécesseurs avaient toujours reculé, quelle comparaison nécessaire s'offrirait à l'avocat entre l'impudence de l'un et les scrupules des autres! Le fait seul que Cicéron s'est tu prouve qu'il ne s'agit pas du temple de Bithynie. Quant au temple macédonien, même raisonnement : Flamininus s'y est engagé de ses vœux ; il a probablement enrichi le sanctuaire, en tout cas il a religieusement rapporté

(1) Parce qu'il a déjà été donné : parce que la statue du Capitole était connue de tous ; parce que, entre 684, date des *Verrines*, et 700, date du discours contre Pison, le nom de la divinité avait pu devenir plus familier aux Romains, etc.

(2) *De Signis*, 58.

(3) Au voisinage du château génois d'Anatoli Karak (cf. *DH*, p. 250-251).

(4) XXXVI : *illa in Pontum profecta*. — Expédition inconnue ; mais pourquoi certains commentateurs proposent-ils d'entendre par *Pontus* le Pont-Euxin, ou même le fleuve Héros, qui arrosait *Heraclea Sinica* en Macédoine?

(5) *De Signis*, *ibid.* : *quod autem est ad introitum Ponti, id, cum tam multa ex illo mari bella emeruerint, tam multa parvo in Pontum inuenta sint, usque ad hunc diem integrum inviolatumque servatum est*.



en Italie la statue de culte pour lui donner au Capitole une place d'honneur parmi les grands dieux de Rome. Si Pison avait violé ce temple, nul doute que Cicéron aurait opposé le sacrilège de Pison à la piété de Flamininus.

Mais, dira-t-on, c'est peut-être aussi qu'il serait question d'un autre temple de Zeus Ourios, situé en territoire barbare et inconnu par ailleurs. Alors les objections littéraires reprennent toute leur force. Quelle que soit l'hypothèse adoptée, on voit qu'il y a peu de chances qu'il faille réellement penser à *Jupiter Urius*.

3° Je n'ai pas de correction à proposer, et il ne rentre pas dans le plan de la présente étude d'en chercher une. Toutefois, parmi les objections faites ci-dessus aux deux lectures examinées, il est un argument d'ordre littéraire qui s'est également appliqué à l'une et à l'autre : la nécessité d'un commentaire accompagnant le nom de la divinité inconnue. Or, dans les manuscrits, le mot *Jovis* ne semble-t-il pas suivi de la conjonction *vel*, c'est-à-dire, précisément, d'une particule qui peut servir pour introduire, à la suite d'un mot, la traduction ou l'équivalent qu'on en propose (1)?

Resterait à trouver cet équivalent, caché pour nous derrière les lettres restantes, *suri*. C'est dans cette direction que devront chercher ceux qui reprendront le problème (2). A nous, il suffit d'avoir montré que le texte cicéronien doit être éliminé de ceux qui mentionnent le dieu thrace *Thesourdos*.

Mais ce dieu est-il vraiment thrace, et, dans l'affirmative, son surnom peut-il nous apprendre quelque chose sur lui? Voilà, maintenant que la série des monuments a été établie et critiquée, le problème d'onomastique qui reste à résoudre.

(1) Je n'ai pas trouvé, dans les divers lexiques cicéroniens, d'exemple caractéristique d'un pareil emploi, par Cicéron lui-même, de *vel* entre deux noms propres. La phrase du *De Officiis*, III, 10 : *vel Quirinus vel Romulus*, n'est pas probante, à cause de la répétition de *vel*.

(2) Voir l'hypothèse indiquée plus loin, p. 249.

## § 2. — Recherches d'onomastique.

Au dieu qu'ils figuraient usuellement sous les traits de *Zeus Kéraunos aétophore*, les Thraces donnaient le surnom de *Θελοσοῦρος*. Le mot se présente à nous, sur les monuments et les textes réunis dans le paragraphe précédent, avec les variantes orthographiques suivantes :

1. *Θελοσοῦρος* (J).
2. *Θελοσοῦρος* (F).
3. *Θελοσοῦρος* (G) = *Zberturdus* (variante de L).
4. *Θελοσοῦρος* (A?) = *Zberturdus* (variante de L).
5. *Θελοσοῦρος* (variante de J).
6. *Θελοσοῦρος* (K).

### 1. Parties communes :

A. Le Z initial, caractéristique du mot, même en latin.

B. Le dissyllabe final, pour lequel nous adopterons la graphie *σοῦρος*. La sifflante initiale avait pour les Grecs une sonorité barbare qu'ils n'ont pas su par quelle lettre de leur alphabet représenter (1) : d'où les équivalences  $\tau = \theta = \phi = t$  latin, qui sont courantes (2), et même l'équivalence supplémentaire  $\tau = \theta = \zeta$ , vérifiée par ailleurs (3).

De cette remarque, nous avons le droit de conclure :

1° que nous connaissons déjà le mot *σοῦρος*, sinon sous cette graphie elle-même, au moins sous les transcriptions équivalentes suivantes :

(1) Voyez l'orthographe bizarre *Θελοσοῦρος* = *Θελοσοῦρος* (DII, G<sup>2</sup>, p. 562; cf. Kalinka, *op. cit.*, n° 83).

(2) Une preuve unique suffirait ici, tant les variantes sont identiques dans l'un et l'autre cas : le même ethnique est orthographié *Γελοσοῦρος*, *Γελοσοῦρος*, *Γελοσοῦρος*, dans *Insueti Mousaei*, 1907, p. 123, 117, 130.

(3) *Θελοσοῦρος* = *Θελοσοῦρος* (DII, II, p. 327; G<sup>1</sup>, p. 321) — *Δελοσοῦρος* (*Insueti Mousaei*, 1907, p. 62, n° 42) — *Δελοσοῦρος* (à tort *Δελοσοῦρος*) = *Δελοσοῦρος* (DCH, 1898, p. 486, 1.91) — *Βελοσοῦρος* = *Βελοσοῦρος* = *Βελοσοῦρος* (Kalinka, *op. cit.*, 34) — *Σελοσοῦρος* = *Σελοσοῦρος* (Jord., *Geol.*, 39) — *Σελοσοῦρος* (Dio Cass., LI, 25) = *Σελοσοῦρος* (*Shornik*, 1896, p. 410, n° 7).

a) Ζήρδος (1) = Ζήρ(ι)δος (2), forme confirmée par les composés :

1. Ζερδὲ-γων (3).
2. Ζερδῆ-πίστως (4).

b) 'Surda (5), composante finale du trisyllabe nom de lieu *Ut-surda* (6).

- c) Θούρ(ι)δος (7).

2° que, grâce à la traduction de ce dernier mot, qui nous a été conservée (Hésych. : Θούρδος · Νύμφαι, Μούσαι · Μυαδόνες), nous pouvons considérer Σούρδος comme une épithète des Nymphes. Or, on se rappelle qu'une Nympe paraît, aux côtés de la divinité principale, sur les reliefs D. E.

3° que cette épithète est vraisemblablement un patronymique, comme les autres mots de même formation : Ίμάρδος (8), Παλδός (9), etc. (10). Le mot auquel il convient de rapporter ce patronymique est le nom bien connu Σούρας (variantes : Σούρας, Surus, Surio).

D'où un problème dont il convient de dire un mot. Sur le

(1) *DH*, 83 c, p. 408.

(2) Comme Πζός = Πζός (Ptolem., IV, 5, 6; *BCH*, 1906, p. 308).

(3) *Sbornik*, 1900, p. 17, n° 25.

(4) Kalinka, *op. cit.*, n° 306.

(5) Je fais précéder du signe " les formes encore épigraphiquement inconnues.

(6) *Anon. Havenn.*, III, 1. — Variantes : *Ut-surda* (*Hin. Anton.*) et *Ut-surda* (*Id.*).  
Peut-  
(7) Pour Θούρ(ι)δος et son parallèle Σούρδος (en composition Ζελκυσζός), j'adopte une accentuation conforme à ce que je crois être la forme primitive du mot. On ne saurait du reste appliquer les règles de l'accentuation grecque à des mots qui, transcrits en lettres grecques, ne sont pas grecs. Si, par conséquent, de la tradition et pour ne pas désorienter le lecteur, on continue à user d'une accentuation qui ne correspond à aucune réalité, du moins convient-il de l'assujettir toujours à l'esprit de la langue thrace.

(8) Ίμάρδος = Ίμάρδος, patronymique tiré d'Ίμρας (Fraenkel, *Gesch. der gr. Nomina auf -της*, etc., II, p. 192).

(9) Παλδός (Collitz, *Dialektinschr.*, n° 2146), selon moi, patronymique tiré de Παλός = Πζός (cf. l'orthographe Πζός dans *BCH*, 1896, p. 182, col. II, l. 83, et p. 431, où l'on propose hypothétiquement l'identité Παλδός = Παλός).

(10) Je laisse de côté le patronymique-ethnique Σίρδος, tiré d'une forme Σίρας qui transparaît seulement dans le mot Σιρδ-σας (*Idem.*, 1908, *Reid.*, p. 191), et le patronymique Σιζδός (*DH*, 921, p. 369), peut-être grec (Ζηδός, 7 douteux, car il s'agit de Cavalier : cf. Tomaschek, *op. cit.*, II, p. 39).

relief B, nous avons lu la dédicace Σούρα εὐχίν. S'il n'y a vraiment pas d'autre mot (1), Σούρα est, au nominatif, le nom du dédicant (2). Si le fronton contenait un autre nom propre, sujet de ἐνέθηκε sous-entendu, Σούρα est un génitif ou un datif. Comme génitif, il désigne le père du donateur; comme datif, le dieu auquel est faite l'offrande. Dans ce dernier cas :

a) Σούρας et Ζελκυσζός seraient deux épithètes de la divinité. L'une entrant dans la composition de l'autre, leur usage simultané serait légitime, mais leurs rapports resteraient à établir.

b) Il y aurait lieu de reprendre l'hypothèse indiquée à propos du texte N. Si Σούρας (en latin *Surus*) peut être le surnom du dieu, il suffirait de s'en tenir au texte même des manuscrits, en le coupant en trois mots : *Jovis vel Suri*. D'après ce qui a été dit du rôle explicatif de la conjonction *vel*, Cicéron parlerait du dieu *Surus*, autrement dit *Jupiter*, c'est-à-dire de notre *Zbel-sourdos* (3).

## II. Parties différentes :

A. Le début du mot : Ζήρ-, ou Ζελ-? (laissant de côté pour l'instant l'erreur de gravure Ζα, qui nous occupera plus loin).

1° On a rapproché, à tort (4), le seul nom thrace jusqu'à présent classé qui commence par Ζε : c'est le nom de ville *Zburulus* (5). En réalité, ce nom paraît être un diminutif, dont l'orthographe véritable serait *Zipurulus* (6). Mais la forme contractée *Zburulus* = *Zipurulus* justifie et confirme l'équivalence Ζελκυσζός = Ζελκυσζός. La prononciation d'abord, l'écriture

(1) C'est ce qui semble certain d'après la photographie. J'ai expliqué que je n'ai pas reçu à temps les renseignements complémentaires demandés au Musée de Sofia.

(2) Plutôt *Sura*, nom latin, qu'une variante de Σούρας, comme le dit M. Dobrowsky.

(3) Par cette voie détournée, on reviendrait à l'hypothèse de M. Mordtmann.

(4) *DH*, 72 a, p. 381; Tomaschek, *op. cit.*, s. v. Ζελκυσζός.

(5) *CH*, VI, 2729 : *vico Zburulo*.

(6) Ζιπυρούς, tiré de Σιπύρας = *Zipurulus* (*Cod. Just.*, IV, 5, § VIII, 41, 6), *Ziper* (*CH*, VIII, 9248), *Ζιπύρας* (*IGB*, 99) — Cf. *Πυρούας* (*Alb. Mitt.*, 1908, p. 43, n° 3) = *Purula* (*CH*, VI, 2586).



ensuite, abrègent un tétrasyllabe en supprimant la voyelle d'une syllabe non accentuée : c'est une conséquence de la loi du moindre effort dont il y a de nombreux exemples parmi les noms propres thraces (4).

2° On s'est trompé aussi (2) en comparant le mot Ζεῦδος (3), qui semble être réellement une variante de Διεύδος (4), — ou même le mot Ζεῦδμος (5). Dans ce mot, la composante initiale ne trouverait d'analogue que dans Ζεῦδοσυρδος, qu'elle doit justement servir à justifier; la composante finale est aussi sans exemples (6). La vérité est que Ζεῦδμος est une variante de Ζεῦδος (7), mot dont l'orthographe réelle est Ζεῦδμος (8) : — c'est-à-dire une variante renforcée du simple Ζεῦδος (9) obtenue suivant une règle courante de l'onomatistique thrace (10).

Une fois admise provisoirement la graphie Ζεῦδοσυρδος, le

(1) On connaît de même : Σπαρκότος (BCH, 1898, p. 586, l. 39) et Σπαρκότος (sur les monnaies) — Βουρζά (Proc., *Édific.*, 289, l. 7 éd. Bonn) et Βουρζάρος (BCH, *ibid.*, l. 189) — Βουρζά (BCH, 1897, p. 134 suiv.) et Βουρζάκος (Ptol., III, 8, 5). — À comparer : Βρετεροφάρα (Hn. *Herod.*, VII, 15) = \* Βρετερο-φάρα et Βρετερος (Proc., *ibid.*, 305, 27). — Σπόρας (Sborná, 1900, p. 131, n° 1) et Ζουπόρας (note précédente). — Τρίσα (Tab. *Peut.*), et Τριζα (Anon. *Peripl. Pont. Eux.* p. 420), etc.

(2) Tomaschek, *loc. cit.*  
(3) Héych, s. v. Ζεῦδος; αὐτὸς, αὐτὸς, αὐτὸς, αὐτὸς.  
(4) BCH, 1898, p. 486, l. 49, 61, 176. — Autre variante : Διεύδος (CIL, II, 364).  
(5) Dioid., XXXIV, 12 : Διεύδος; αὐτὸς Ζεῦδμος.  
(6) Tomaschek compare Βεῦδος, non d'un martyr byzantin, mais doute fausement rattaché au nom Βεῦδος : c'est plutôt un nom latin (cf. *Recht*, le nom Βεῦδος). — On peut ajouter des noms aussi douteux : 'Αβόμος (Kalinka, *op. cit.*, n° 206; nom celtique?); Σερμύς (Acta SS., Mail II) = le *Syrmus* de Pline, IV, 11, 50; cf. Σέρμας (Strab., VII, 3, 8; Ptol., *Alex.*, 11; etc.).

(7) Zibelius *Diogenitis Alus.*, dit Vol. Max., IX, 2, 4.  
(8) Ζεῦδμος dans les mss. de Diode, selon Tomaschek, s. v.  
(9) Inconnu encore sous la forme simple, mais nécessaire par les composés 'Αρρο-ζέδμος, Αλκονζέδμος, Δαλαζέδμος, Διζέδμος, etc.

(10) Redoublement de la consonne initiale suivie d'un t. — Exemples : 'Βεῦδος = 'Βιθῖος (CIL, III, 1291 = 1412); 'Βιθῖος (CIL, n° 785); 'Βεῦδος (Hn. XII, 229 α; variantes : 'Βιθῖος et 'Βιθῖος, CIL, VI, 31150 et 1774); Σποῦδος (Latushev, IV, p. 253, n° 445; variante Σιοῦλος, *Cod. Just.*, IV, 23, 4); Ζεῦδος (Rev. Arch., 1908, p. 58, n° 60).

nom se présente à nous sous la forme d'un tétrasyllabe composé de deux éléments dissyllabiques, Ζεῦδο + συρδος. Les noms propres ainsi formés sont extrêmement nombreux dans l'onomatistique thrace : on en connaît environ 300, dont presque la moitié (1) sont des noms d'hommes. Or, tous obéissent rigoureusement à une règle de formation qui peut se formuler ainsi :

Tout nom propre de quatre syllabes est composé de deux noms plus simples de deux syllabes chacun (2). Le second demeure intact, le premier prend une flexion vocale qui correspond à une sorte de génitif tiré du nominatif original (3).

Exemples :

De Αῦλος + Πόρις on tire Αῦλο-πόρις

Βεῦδος + Τράλις « Βεῦδο-τράλις

Μουκας + Ζένις « Μουκα-ζένις, etc., etc.

Cette règle est absolue : les exceptions apparentes proviennent d'une mauvaise lecture ou d'un vice de raisonnement.

Ainsi certains tétrasyllabes commençant par Δωτ — ont été lus à tort Δωτ + composante dissyllabique. Ou bien c'est une erreur, et il faut lire Δω + composante commençant par τ (4), conformément aux types connus Δω-έπιστος, Δω-ζένις; — ou bien les noms ne sont pas thraces (5).

Ainsi encore pour les deux noms de même racine Κερσοζέλις-

(1) Environ 130 à mon compte.

(2) Bien entendu, les ethniques (type : 'Αρτιλινό, 'Οκκονόρι) et les patronymiques (type : Μαξιάρτος, 'Υλαρίτης) sont en dehors de cette règle comme étant des adjectifs tirés de noms trisyllabiques.

(3) Les finales déclinales sont une invention des traducteurs grecs (cf. les formes latines *Autupel*, *Bitipet*, etc.), d'où la diversité des flexions utilisées pour certains noms très communs (Βεῦδος, Βεῦδης, Βεῦδης; Βεῦδας, Βεῦδης, Βεῦδης, etc.).

(4) Les mots *Dioscouthes* (DH, 113 a, p. 470, n° 12) et *Deospor* (CIL, n° 151), que Krehbichner coupe Δω-αυθῖος, comme Μουκ-αυθῖος et Δω-αυθῖος comme Αλκον-αυθῖος (Einleitung in der *Gesch. der gr. Sprache*, p. 241), doivent en réalité être coupés Δω-αυθῖος et Δω-αυθῖος, comme l'a vu Tomaschek (*op. cit.*, II, p. 45).

(5) Tels Δωδωδός (*Investig. Comm. arch. russ.*, 1907), provenance : Kerich, mot rhodien ou thracique selon Pauly-Wissowa, s. v.; Δωδωδός, lecture douteuse d'une monnaie probablement fautive d'Abdère (*Ant. Muenzen Nordgriechenlands*, II, 1, n° 127) à laquelle il faudrait en tout cas comparer le nom *Thiastis* (*Investig. Muenzei*, 1907, p. 111, n° 169, fig. 96).

της et Κερσουλός. On les coupe ordinairement, suivant la règle, Κερσουλάντης et Κερσουλός. La composante initiale, Κέρτης, est très connue en Thrace; les composantes finales ont, celle-là une apparence grecque, celle-ci un aspect jusqu'à présent sans analogies. C'est pourquoi M. Kazarov a cru pouvoir proposer (1) les coupures Κερσουλάντης et Κερσουλός, qui ont l'avantage de rattacher les finales à des exemples connus (2). — Même alors, les mots Κερσουλάντης et Κερσουλός ne constitueraient pas une exception à la règle: il faudrait seulement leur appliquer le raisonnement que nous allons développer ci-dessous à propos de Ζιβελσούρος, et les considérer comme des pentasyllabes synopés (3).

Concluons donc en appliquant la règle: la composante initiale Ζιβελ — ne pouvant se rattacher à aucun dissyllabe et n'étant pas, en composition, terminée par une voyelle, Ζιβελσούρος est inadmissible comme tétrasyllabe.

B. — Le milieu du mot: — λουρ, ou — λεουρ? (le remplacement de λ par ρ dans deux variantes n'est qu'un phénomène usuel de substitution des liquides, facilité ici par la présence d'un autre ρ à la syllabe suivante).

La première graphie est, nous venons de le voir, inacceptable. La seconde au contraire a pour elle:

1° Le texte de l'inscription K. Il faut, il est vrai, y admettre l'erreur de gravure Ζ<ι>ε>λεουρδός. Mais, de toute façon, la

(1) *Archiv für Religionswiss.*, XI, p. 409.

(2) L'auteur rapproche, dans le second cas, les mots débutant par Λύλου —; dans le premier, les noms Δε-λάντης (BCH, 1899, p. 310; *Alt. Mith.*, 1900, p. 172, n° 48; Δεου-λάντης (Hécates dans St. Byz., s. v. Δεουλάντης), Λ-λάντας (Hippocr., 422), Δεουλάντης (Hécl, IX, p. 392; douteux et corrigé en ...όρα Δεουλάντης par *Alt. Mith.*, 1910, p. 139).

(3) Κερσουλ-άντης, Κερσουλ-άντος, mots supposant la composante initiale \*Κερσουλ- inconnue, mais déduite de Κέρτης aussi logiquement que \*Αστ-ός; d'Αστ-; (Tomaschek, *op. cit.*, I, p. 18-19) ou Βάρτα-ός; de \*Βάρτα; (mot attesté par les tétrasyllabes Βαρτα-άντης; Ann. Mus., XXXI, 8 et Βαρτα-νίκας; Acropol., scol. 40). — On remarquera pour le mot Βάρτα-ός qu'il a été contesté (Niese, *Maked.*, III, 333), corrigé (Βαρβίστας dans Rev. Arch., 1909, p. 67, note 4), coupé en Βαρ + τάρτα; (Pordizet, *Mythes du Panagée*, p. 81).

leçon doit être corrigée: il est plus simple et moins grave de supposer l'omission de trois lettres consécutives que l'omission de deux et l'intervention des deux suivantes, comme on y serait obligé si l'on voulait restituer Ζ<ι>ε>λεουρδός. D'autre part le monument est le seul à provenir d'une χώρα indigène (1): n'a-t-on pas plus de chances d'y retrouver les vestiges de la prononciation et de l'orthographe locales?

2° La composition du mot, cette fois normale et conforme à la règle de formation des noms pentasyllabiques (2). La coupe Ζιβελ-σούρος est légitime; la composante initiale Ζιβελ-ής, encore inconnue, est acceptable et même vraisemblable (3).

3° L'existence d'une épithète de formation symétrique: Ζιβελ-ής, variante autorisée (4) du surnom Γεβελ-ής. Le mot appartient à la langue gète; mais le gète n'est qu'un dialecte du thrace (5).

Définitivement, nous aboutissons à la forme Ζιβελσούρος. L'objection que cette forme suppose, dans la graphie usuelle Ζιβελσούρος, une double syncope dont il y a peu d'exemples (6), est sans valeur devant les raisons qui nous ont fait rejeter toute autre forme, et devant l'argument fourni par le mot parallèle Ζιβελ-ής.

(1) Les monuments de la série proviennent, l'un de Rome, les autres de villes helléniques ou romaines: Plectra, Nicopolis ad Istrum, Scupi, Βαλβέρμα ou contraire est un nom vraiment thrace (βρα = ville, et \*βέλας; cf. Βάλε, 1. inc. mydonien, 2. nymphé, mère d'Ούλνός; Βάλες, forteresse macédonienne).

(2) Trois aspects possibles: a) 3 + 2, type: Τρι-βήτος, Άρτα-μύλον, Κρα-ταλ-όπας, etc. — b) 2 + 3, type: Δι-κιντράκις, Μαντα-βλάδης, Πυρο-μύρολος, etc. — c) 1 + 4, type: Υπο-μυδοντήος, Νυν-αλνεντής, Οντ-αμνεντής, etc. — Ζιβελ-σούρος, Ζιβελ-ής, sont du type a).

(3) Tirée soit de Ζίβας = Ζίμας, cf. Ζεβί-της pour Ζεσίτης (Diod. Sic., XIX, 60 A), soit de \*Βέλας, (cf. Βιλα-νίκας) avec le préfixe Ζι-, comme dans Ζι-παίτης (BCH, 1900, p. 317), Ζι-ρίνα (Tab. Pent.).

(4) Se trouve sur les mss. ABC d'Hérodote, selon Tomaschek, s. v.

(5) Kretschmer, *op. cit.*, p. 214; Tomaschek, *op. cit.*, I, p. 191. — Strabon, VII

3, 10: Τίμας, ἐμδύλωτο τοῖς ἑρπείθεσι.

(6) Je n'en aperçois actuellement, dans la langue thrace, aucun exemple péremptoire. Cf. toutefois, pour preuve partielle, la note 1 de la p. 250.



Dans les surnoms Ζηλευτοῦρος et Ζηλευξίς, désormais inséparables, les linguistes sont unanimes à distinguer une composante initiale, ζῆ-, ζῆδ- ou ζῆδ-α-, à laquelle ils donnent le sens de *foudre* (1). Quelques réserves qu'on puisse faire sur leurs interprétations souvent douteuses (2) de la langue thrace, il semble que dans le cas présent personne n'ait trouvé matière à contester leur opinion (3). Pour les composantes finales, il y a moins de sécurité : les traductions de -τοῦρος sont peu convaincantes (4); celle de -ξίς par *serpent* est plus acceptable (5).

Argumentation linguistique à part, le foudre et le serpent font en effet partie des attributs qui conviennent aux dieux surnommés Ζηλευτοῦρος et Ζηλευξίς. Pour Ζηλευτοῦρος, nous avons constaté leur présence sur les monuments (foudre, reliefs et monnaies A à I; serpent, reliefs A à E).

Pour Ζηλευξίς, épithète de Zalmoxis (6), le peu que nous savons de ce dieu (7) montre que, comme souverain du ciel, il détient la foudre (8); comme maître des régions souter-

(1) Fick, suivi par Tomaschek, *op. cit.*, s. v. Ζηλευτοῦρος; Jirček, *Gesch. der Serben*, p. 25; Nopcsa, *Zeitschr. für Ethnol.*, 1911, p. 915 suiv.

(2) Exemples de contradictions : *Rev. Arch.*, 1911, p. 440, note 6.

(3) Tous connaissent notre relief E, qui contient à la fois le mot Ζηλευτοῦρος et l'image de Zeus lance-foudre : à quel point ce monument a-t-il pu influencer leurs déductions ?

(4) Nopcsa, *loc. cit.*, rattache -τοῦρος à l'albanais *tourdh* = *sourd*; le titre de l'article : *Sind die heutige Albanesen die Nachkommen der alten Illyrier* montre la tendance politique qui inspire les étymologies de l'auteur. — Tomaschek, *loc. cit.*, propose le sens de : *lanceur*, mais préfère s'abstenir, et termine son article par : *videtur alibi* ! — Cf. nos remarques, p. 253-248.

(5) Tomaschek, s. v. Ζηλευξίς, traduit par *lueur de serpents*. Il ajoute aussi : *lueur* (*ibid.*), *lanceur* (s. v. Ζηλευξίς).

(6) Hdt., IV, 94 : πρὸς Ζαλμῶξιν δαίμονα · οὗ τι αὐτὸν τὸν αὐτὸν ποιεῖτον νομίζουσι Ζηλευξίς.

(7) L'essentiel se trouve résumé dans un article récent de M. Kasarov (*Zalmoxis*, dans *Klio*, 1912, p. 355-364). On y trouvera les justifications et références que, pour faire court, je n'aurais point données.

(8) A propos du texte d'Hérodote : πρὸς θρονίῳ τε καὶ ἀσπράνῃ τοῖσιν τε θῶα πρὸς τὸν αἰρώμενον ἀπαικόμεν· οὗ θεῶς, tous les commentateurs ont fait remarquer que la suite οὗτος θεὸς ἔσται ὁ νομίζωντος εἰς αὐτὸν πρὸς τὸν αἰρώμενον, prouve que ὁ θεῶς signifie Zalmoxis, dont il est question dans tout le chapitre. — M. Kasarov, s'appuyant sur l'opinion de Rohde (*Psyche*, II, p. 28, note 2) repousse cette interprétation traditionnelle : ὁ θεῶς = αἰρώμενος est, dit-il, un idiotisme grec; Hérodote a voulu dire seulement : « ils lancent des flèches contre le ciel pour le

raines (1) et comme guérisseur (2), il a droit au symbole du serpent.

D'où la question suivante : Ζηλευτοῦρος, Ζηλευξίς, surnoms voisins de forme et de sens, donnés à des divinités ayant des attributs analogues, ne s'appliqueraient-ils pas en réalité à un seul et même dieu ?

Voici, pour corroborer cette supposition, un argument supplémentaire. Le dieu appelé Ζηλευξίς a dans son culte des éléments orgiastiques qui se rattachent à la tradition dionysiaque (3); le dieu appelé Ζηλευτοῦρος a des rapports certains avec Dionysos. C'est Dionysos en effet qui paraît à ses côtés sur le relief G, caché derrière la figure d'un cavalier et le surnom Ἰαμβοδόλης; la preuve nous en est fournie par le raisonnement suivant :

Le relief G appelle θεῶς Ἰαμβοδόλης un cavalier qui ressemble, nous l'avons noté (4), au Dionysos à cheval qu'un relief de Melnik nomme θεῶς Ἀστούλης (5). — Ἀστούλης et Ἰαμβοδόλης ne seraient-elles pas deux épithètes de même composition, appliquées à Dionysos, comme Ζηλευτοῦρος et Ζηλευξίς; sont deux épithètes de même composition appliquées à Zalmoxis ? En effet :

1° Ἀστούλης, malgré la variante latine *Asdula* (6), qui fait songer à un diminutif (7), ne doit pas être rattaché au nom

menacer», coutume barbare sans rapport avec la croyance que le ciel soit le séjour de la divinité principale, ou que cette divinité ait pour arme la foudre. Je m'en tiens à l'explication usuelle, solide et justifiée.

(1) Kasarov, p. 357-358.

(2) Piaton, *Charm.*, 156 D.

(3) Kasarov, p. 362. — Les rapports entre Zalmoxis et Dionysos ont été mis en lumière par Hesler, *Domita. Studien*.

(4) Cl-Jessup, p. 235, note 3.

(5) Correction de M. Clermont-Ganneau (*Recueil d'arch. orient.*, 1904, p. 214), au texte de la *Rev. Arch.*, qui portait Ἀστούλητος, erreur de lecture conservée, je ne sais pourquoi, par M. Rostovtzev dans son article récent sur le Sanctuaire des dieux thraces à Al-Tador (*Izvestia comm. arch. russe*, 1911, fasc. 46, p. 26, n° 7, fig. 29).

(6) *CIL*, X, 216.

(7) *Bessula, Levala* (CIR, 329, 980); *Cervula, Margyia, Polula* (CIL, III, 703, 1420601, 707); *Sintula* (Amm. Marc., XX, 4, 4). Les diminutifs se terminent en

\**Asōns*, connu (1) mais contesté (2). En réalité, ainsi que *Dys-sulla* et *Susulla* (3) dérivent de Σόλης = *Sola* (4), ainsi *Asdula* dérive de Δόλης = *Dules* (5). C'est une forme syncopée de \**Asx-dōlēs*, tétrasyllabe justifié par l'analogie de \**Asx-ēthūs* (6), *Δουλη-ζέλης* (7), et par l'existence du simple \**Asx* (8).

2°  $\tau\alpha\rho\epsilon\sigma\delta\epsilon\upsilon\tau\eta\varsigma$  est évidemment un tétrasyllabe (9) de même formation. La composante initiale,  $\tau\alpha\rho\epsilon\varsigma = \tau\alpha\rho\epsilon\varsigma$ , est sans doute un dérivé du second degré de  $\tau\alpha\rho\alpha\varsigma$  (10); du reste  $\tau\alpha\rho\epsilon\sigma$  existe comme nom propre (11) et comme substantif (12). Elle se retrouve dans le nom de ville *fampho-rino* (13), où la variante  $\tau\alpha\rho\epsilon\sigma = \tau\alpha\rho\sigma$  est une particularité du dialecte macédonien (14); quant à la finale  $-\epsilon\upsilon\tau\eta\varsigma$ , elle est bien connue (15). On a toutefois

grec par -ουλας, et non -ουλας : Πέλουλας (CJA, II, 175 b), Πόρουλας (Ath. Mitth., 1908, p. 43, n. 3), Πυρομεφουλας (Sbornik, 1894, p. 79, n° 8).

(4) *Sbornik*, 1894, p. 78, n° 5.

(2) On a fait remarquer que sans doute \* $\Lambda\sigma\eta\kappa$  = \* $\Lambda\zeta\eta\kappa$ , comme *Artavases* =  $\Lambda\rho\tau\alpha\beta\iota\zeta\eta\kappa$ . \* $\Lambda\sigma\eta\kappa$  pourrait aussi être un dérivé du second degré tiré d' $\Lambda\sigma\alpha\kappa$  (voir ci-après) comme  $\text{Z}\eta\sigma\eta\kappa$  de  $\text{Z}\eta\sigma\alpha\kappa$ , etc. (cf. ci-dessus, p. 248, note 10).

(3) *CIL*, III, 10769; II, 2984.

(4) *CIL*, III, 787. — Composé : *Soli-marius* (*CIR* 855).

(5)  $\delta\epsilon\lambda\eta\varsigma$ , très fréquent;  $\delta\epsilon\lambda\alpha\varsigma$  (IG, XII, 611);  $\delta\epsilon\lambda\eta\kappa\alpha\varsigma$  (Dimitzias, *Maced.*, 411);  $\delta\epsilon\sigma\lambda\alpha\varsigma$  (Latsyshev, II, 447); *Dulus* (CIL, XIV, 3631); *Dolens* (CIL, III, 14307); *Doleus* (Arch. Inst., VII, 35, 6); *Dules* (Arch.-Epigr. Mitth., 1894, p. 201, n° 75).

(6) *Arch.-Epigr. Mitth.*, 1886, p. 199.

(7) *GLA*, II, 964, = Autres composés.

*Dulazennus* (A. 6. 1911, p. 144).

(8) \*Ampylophidius B. Latr. (9) B.

(5) *ἄζα*: *ζωφά θάλασσα* (St. Byz.). — Cf. *ἄζος*, nom d'homme (Heuzey, *Ma-céd.*, n° 290) et de ville (Troade); *ἄζα*, nom bessa d'une plante pectorale : tussilage? (Diefenbach, *Völkerkunde Osteuropas*, p. 126; Tomaschek, *op. cit.*, p. 99).

(9) Je compte 12 pour une diphtongue. — Cf. le nom de ville Σαρ-ῥῶσα, en Chalcidique (St. Byz., s. v.); le nom d'esclave Ἐσρ-ἄμως (Copall. *De serv. graec. nominibus*, 1908, p. 33; d'après Plante, *Asin.*, 436).

(10) *Arch.-Epigr. Mitth.*, 1887, p. 59, n° 414.

(11) Ἰάσος, ville de Troade (Hésych., s. v.), pays dont la langue est apparentée à celle des Thraces. — Sur l'accentuation, cf. p. 252, note 7.

(12) Les anciens considèrent le mot *λαῖος* comme provenant d'une racine thrace. Cf. à ce sujet ci-après, p. 257, note 4.

(13) Tit. Liv., XXVI, 25, récit de l'expédition de Philippe en 210 avant J.-C. :  
*ad Phragrandas igitur vastare agros, et urbem lamphorinam, caput arcemque  
 Maedicae, oppugnare coepit.*

(14) Kretschmer, *op. cit.* = 227.

(15) Noms de ville : 'A-plvz, Γοτ-plvz, Σατ-plvz (Procopé, *Ædif.*, IV, 11 suiv.), Ζατ-plvz (St. Byz.), *Care-rinus* (CIL, VI, 2799), *Zi-rina* (Tab. Peut.). On pourrait



voulu contester l'existence de ce nom, qui aurait été en réalité Φορβούρια (1); mais la correction n'est pas sûre (2) et paraît maladroite (3).

Il y a donc des probabilités, une fois admise la forme 'Ιαμ-  
βαδορ(ι)ης au masculin (4), pour que les deux épithètes 'Ασ(α)-

cependant la regarder comme une finale d'ethnique, -*πυός*; tiré de noms en -*ρα* ou -*ρος*; cf. les noms propres *Aulureus*, *Burreus*, *Diureus*, et, en sens con-

(1) St. Byz. : Φοράδων πάλαι θάλαττα, Πολύβιος ἐννέτω. Or le livre IX de Polybe correspond, comme date et comme sujet, au livre XXVI de Tite-Live.

(2) 1° Rien ne prouve qu'il s'agisse de la même ville. 2° Φορρυνά aurait donné en latin *Phorunna* (cf. la transcription latine par *Aulu-* de tous les noms thraces en Ἀλλο-).

(3) Tomaschek, *op. cit.*, II<sup>2</sup>, p. 65, a proposé la correction : *et urbem jam Phrygiam oppugnare coepit*, qui n'a pas été plus accueillie par les philologues que celle de Mordtmann, *Joris Seelsuuri* (voir ci-dessus). La place de l'adverbe est contraire au sens et aux habitudes de la langue. Il vaudrait encore mieux proposer de voir en *jam* (= *postea*) une glose de *et* introduite dans le texte ; mais c'est entrer dans la voie dangereuse des corrections injustifiées.

(4) Je fais cette réserve à cause de l'opinion généralement différente qui a lu *ἱερὰ θεοῦ* au féminin, et aussi à cause de la curieuse coïncidence suivante, à laquelle je ne sache pas que personne ait jusqu'à présent pris garde :

On connaît la vieille légende pseudo-héroïque d'où les scolastes ont tiré l'Étymologie du mot *lambe*, *L'Hymane à Deinde*, v. 230 et suiv., raconte que le héros, en se débattant dans les flots, se sentit saisi par une étrange contrainte de rire, malgré sa douleur, en écoutant les plaisanteries mordantes d'une femme que le texte nomme *Xiapha*, *xiā xiā xiā*. Nicandre (*Alexipharm.*, 132) fait allusion à la même anecdote, mais il ne dit pas que c'est l'origine du mot *lambe*. On trouve aussi dans les commentaires de Xénarinos (on croit que *xiapha* est en fait un mot trachite, et il l'aout fait remonter à la *xiapha*, hémorrhéide, dont les ralleurs leur rappelaient à la fois les *xyphozoi* des files cibles et les *xyphoi* des ralleurs). On trouve aussi dans les commentaires de Xénarinos (on croit que *xiapha* est en fait un mot trachite, et il l'aout fait remonter à la *xiapha*, hémorrhéide, dont les ralleurs leur rappelaient à la fois les *xyphozoi* des files cibles et les *xyphoi* des ralleurs). On trouve aussi dans les commentaires de Xénarinos (on croit que *xiapha* est en fait un mot trachite, et il l'aout fait remonter à la *xiapha*, hémorrhéide, dont les ralleurs leur rappelaient à la fois les *xyphozoi* des files cibles et les *xyphoi* des ralleurs).

La source de cette contradiction ne savait-elle pas dans l'érudition alexandrine, qui, ayant connaissance d'une divinité féminine thrace faisant partie du cortège dionysiaque et appelée *ἱερὰ θεοῦ*, aurait transcrit le nom *ἱερὰ θεοῦ*, incompréhensible pour des Grecs, par *ἱερὰ θεῶν*, ce qui leur rappelait la *ἱερὰ θεοῦ* et leur paraissait avoir un sens? C'est, en somme, l'explication étymologique par jeu de mots : on ne saurait s'occuper d'onomaistique thrace sans en rencontrer à tous moments des exemples.

Concluons toutefois que l'erreur du scolaste de Nicandre, si elle a bien les motifs que je lui suppose, n'est guère plus difficile à expliquer par *ἰαμβωδολῆς* que par *ἰαμβωδολῆ*. L'étymologie par calembour ne s'embarrasse pas d'expliquer un mot féminin par une forme masculine, ou réciproquement. Ainsi, pour Fulgence, *Myth.*, III, 10, *ὥρατι τῶν* = *ὥρετός*.



δοῦλης et ἱερθεδοῦλης, de composition identique et de sens probablement voisin (1), appliquées à deux cavaliers fort ressemblants dont l'un est Dionysos, soient l'une et l'autre des épithètes du dieu.

### § 3. — Conclusions.

#### I. — Au point de vue onomastique :

Le parallélisme Ἀρδοῦλης = ἱερθεδοῦλης n'est pas moins probable que le parallélisme Ζελειστοῦρδος = Ζελελεῖζς. Les deux premières épithètes, apparentées sinon équivalentes, qualifient vraisemblablement Dionysos, les deux secondes épithètes, apparentées sinon équivalentes, qualifient vraisemblablement Zalmoxis.

#### II. — Au point de vue culturel :

Les surnoms Ζελειστοῦρδος et Ζελελεῖζς s'appliquent, au témoignage des monuments pour la première, des textes anciens pour la seconde, à des divinités qui ont pour caractéristique leurs rapports avec Dionysos, pour attributs le foudre et le serpent. L'identité des détails a pour conséquence l'identité des dieux, et par suite l'attribution des deux surnoms au dieu connu sous le nom de Zalmoxis.

#### III. — Au point de vue sculptural :

Nous ne connaissons pas de représentation figurée de Zalmoxis. On a proposé de voir une image de ce dieu dans une sorte de Sérapis à cheval représenté sur un relief de Choumla (2).

(1) La racine δολ-, suivant Tomaschek, II<sup>e</sup>, p. 34, signifierait *fendeur*. Nous n'en savons pas davantage.

(2) Kazarov, *op. cit.*, p. 359 et fig., donne comme inédit ce relief du Musée de Sofia, bien qu'il ait été publié et reproduit dans *Sbornik*, 1909, p. 25, n° 39, fig. 1 et dans *Izvestia de Cipe*, 1905, p. 26, fig. 1. — L'auteur compare le *θεῖς* *πῆρας* des Odesstains, et reconnaît Zalmoxis, sous les apparences d'une figure d'Hades, maître du monde souterrain.

Il est plus naturel de penser que Zalmoxis, rapproché par son épithète Ζελελεῖζς du Zeus Ζελειστοῦρδος connu par une série de monuments, a dû comme lui être représenté sous l'image grecque de Zeus Kéraunos *aëtophore*.

Reste un dernier problème à résoudre :

Zalmoxis est-il véritablement le nom d'une divinité thrace ? L'étymologie qui rattache ce nom au substantif thrace ζῆλος est d'origine antique (1) ; elle se présente à nous avec des garanties de sérieux et d'authenticité qui défendent de la rejeter sans raisons péremptoires. Aussi les modernes l'ont-ils généralement admise (2), et ils en ont conclu que Zalmoxis était le *dieuxours* (3), ou tout au moins le *dieu à la peau d'ours* (4). C'est cette hypothèse vraisemblable, mais dans les détails de laquelle nous n'avons pas à entrer ici. Il nous suffit qu'il paraisse bien établi que Ζαλμός ne peut avoir été, dans la langue thrace, qu'une épithète, un adjectif indifféremment masculin ou féminin (5).

Les mots que nous connaissons habituellement sous les formes Ζελειστοῦρδος, Γελελεῖζς, ne sont donc pas des épithètes de Ζαλμός ; mais Ζαλμός est, comme Γελελεῖζς, comme Ζελειστοῦρδος, l'un des qualificatifs, sans doute nombreux (6), d'un dieu

(1) Porphyre, *Vie de Pythagore*, 14 : Ζαλμός ἐν ὄρεσιν, ἔπειτα γεννηθέντι αὐτῷ ὄρεα ἔρχοντο ἐπὶ τὴν ἑλ- την γὰρ ὄρεον αἱ θύραις Ζαλμὸν καλεῖσθαι.

(2) D'Arbois de Jubainville, *Prem. habil. de l'Europe*, II, p. 278 ; Bergmann, *Seythes*, p. 27 ; Keller, *Thiere*, p. 40 ; et les savants cités ci-dessous aux notes 3 et 4. — Völk (Symmetrie der Indogerman., p. 118) et Meyer (Beitr. zur Kunde der indog. Sprache, XX, p. 122), arrivent par d'autres voies au même sens. Seul Gino (Forsch. in Gebiete der alt. Völkerkunde, I, p. 341) propose un sens différent, tiré du mot lithuanien zemeluk = terre : Ζαλμός signifierait le dieu chthonien.

(3) S. Reinach, *Cultes, Mythes, etc.*, I, p. 20 ; Keller, *Der ant. Tierwelt*, I, p. 176 ; Wellmann, dans Pauly-Wissowa, II, col. 2761.

(4) Tomaschek, *op. cit.*, IV, p. 66. — M. Kazarov, *op. cit.*, p. 364, note 3, fait observer avec raison que Ζαλμός, d'après Porphyre, signifie *peau*, et non *peau d'ours*. Le contexte toutefois montre qu'il s'agit bien d'une peau d'ours, et par suite l'observation ne s'applique qu'à une indication erronée de Tomaschek, *op. cit.*, IV, p. 10, qui écrit : Ζαλμός : ὄρεα ἔρχοντο, θύραις.

(5) La glose de Suidas : Ζαλμός : ὄρεα θεῖς, peut donc être exacte sans qu'il faille proposer, comme on l'a fait ordinairement, la correction θεῖος.

(6) J'ai donné (*Rev. Arch.*, 1908<sup>7</sup>, p. 57, n° 57 et note 1) une liste de neuf noms-

indigène dont nous ignorons le vrai nom. Et nous l'ignorons peut-être toujours, parce qu'il était sans doute un de ces noms divins qui ne doivent pas être révélés.

..

On a émis l'hypothèse que le dieu dont le nom nous échappe ainsi est peut-être le grand dieu national des Thraces (1) : c'est-à-dire celui auquel les inscriptions donnent les surnoms de γενικός, πατριώτης, ἀρχηγέτης (2) ; celui qu'Hérodote, faute de mieux, désigne par le nom d'Arès (3). La supposition est tentante. Il est probable, dans tous les cas, que ce dieu, devenu le plus grand ou même le seul dieu des Thraces (4), réunissant en lui les caractéristiques diverses des différentes divinités secondaires de la contrée, possédant des attributs multiples et mal définis (5), correspondait assez mal à une seule des divinités, plus strictement délimitées, du panthéon gréco-romain.

Aussi a-t-il pu, suivant les époques et les peuplades, suivant les préférences de ses adorateurs ou les tendances des artisans locaux, suivant enfin ceux de ses attributs ou de ses pouvoirs auxquels on attribuait une importance prépondérante, être assimilé, littérairement ou plastiquement, à des dieux divers : Dionysos (6), le Héros Cavalier (7), Hermès (8), Hadès (9), et surtout Zeus.

Épithètes applicables à un ou plusieurs dieux inconnus. On peut ajouter : Μεγίστος (IGR, 794 ; fig. 60 dans Shorukh, 1902, p. 790) — ἀριστοτέλης (ibid., p. 766, n° 86, fig. 47) — Ινταράβις (CH, 835) — Ιθυσία (Ivreaia Monzei, 1907, p. 441, n° 160, fig. 90) — Τυρνασπάδης (CIL, III, 4074 ; VI, 30930 a) — peut être Φρυγία (Rev. Phil., 1911, p. 129, n° 31).

(1) S. Reinach, dans *Bull. arch. Com. tr. hist.*, 1894, p. 427.

(2) *Rev. Et. anc.*, 1912, n° 94, et spécialement p. 260-261.

(3) V. T. — Cf. Tomaschek, *op. cit.*, II, p. 34.

(4) *Ibid.*, p. 66 : μέγιστος τῶν θεῶν, μέγας ὁ θεός.

(5) D'où l'embarras de la science moderne. Cf. par exemple le début de l'article *Zalmoxis* dans Tomaschek : « Zeus und Hadès, Hermes und Dionysos, Kronos und Herakles in einer Person ».

(6) Rohde, *op. cit.*, II, p. 30. Kazarov, *op. cit.*, p. 359 et 363.

(7) *Rev. Et. anc.*, 1912, n° 94 = *Rev. Arch.*, 1913, p. 70, n° 94, fig. 29. Kazarov, *op. cit.*, fig. 1.

(8) douteux : cf. le texte d'Hérodote.

(9) Relief de Choumra cité p. 238, note 2.

Lorsqu'il était assimilé à Zeus, nous saurons dorénavant qu'on lui appliquait, entre autres, les épithètes Ζαλμῶξος, Ζελευξίς, Ζελευστονῶρος, et que, dans ce dernier cas tout au moins, on lui prêtait volontiers l'attitude et les attributs du Zeus Kéraunos de l'art classique grec.

Georges SEURE.





ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ